

## Darina Al Joundi

Darina Al Joundi was born in Beirut, Lebanon, in February 1967, to journalist parents. She was a child star on Lebanese television, and was encouraged by her father (Assim Al Joundi) to be a 'free woman', despite gender restrictions prevalent in Lebanon and within her community. Her father, 'un laïc fervent', rejected the Islamic religion that he would have inherited by birth, and tried to raise his daughters to be secular and free,<sup>1</sup> in a society dominated by religious conflict.<sup>2</sup> Al Joundi lived through the Lebanese civil war (1975-1990), and in her first novel, *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* (with Mohamed Kacimi, Actes Sud, 2008), based on a play of the same name,<sup>3</sup> she recounts her coming-of-age during the war, and her concomitant negotiations of 'liberty'. Her attempts to be a 'free woman' resulted in her incarceration in a mental asylum following the death of her father, whose notoriety acted as a protection for his daughters while he was alive.<sup>4</sup> After her release from the asylum she realised that she could not live as she wished in Lebanon, and moved to Paris, France, where she still lives with her husband and producer, Karim Boutros Ghali.

*Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* ends on this transition from incarceration to a projected 'freedom' in the Western world, and it is with this notion that the second play begins. *Ma Marseillaise* premiered at the Festival Off in Avignon in July 2012,<sup>5</sup> and recounts how Al Joundi's narrative alter ego, Noun, tries to secure 'naturalisation' in France. A witty, moving and defiant account of administrative and cultural prejudice, and the will of one woman to take control of her own destiny, *Ma Marseillaise* reprises the tone and the objective of *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*, offering a poignant and inspirational perspective on Arab women and the Western world.

Al Joundi lives and works in Paris, and in addition to her one-woman shows with *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* and *Ma Marseillaise*, she has had many television and film roles. She is currently writing a second novel, and performing both of her plays to consistently excellent reviews.

*Compiled by Helen Vassallo (Exeter)*

---

<sup>1</sup> Darina Al Joundi and Mohamed Kacimi, *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* (Arles: Actes Sud, 2008), p. 18. For a discussion of the father's notion of freedom, see Helen Vassallo, "'Nous n'avions ni communaute ni confession": the alienation of "liberation" in *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* (Darina Al Joundi, 2008)', *International Journal of Francophone Studies* 14.4 (January 2012), pp. 435-51 (pp. 437-41).

<sup>2</sup> For a detailed discussion of the Lebanese civil war and Lebanese society (particularly from a perspective of gender), see Marie-Thérèse Khair-Badawi, *Le Désir amputé: le vécu sexuel des femmes libanaises* (Paris: L'Harmattan, 1986); Mirna Lattouf, *Women, Education, and Socialization in Modern Lebanon* (Lanham: University Press of America, 2004); Lamia Rustom Shehadeh, *Women and War in Lebanon* (Gainesville: University Press of Florida, 1999).

<sup>3</sup> The play, which premiered at the Festival Off in Avignon in July 2007, received outstanding reviews, and has had a long theatre run in Paris, on tour throughout France, and further afield.

<sup>4</sup> Assim Al Joundi was a Syrian political exile, and in *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* Darina Al Joundi recounts her father's imprisonment, as well as an (unsuccessful) assassination attempt which gravely injured him, leaving him hospitalised for almost a year.

<sup>5</sup> As was the case for *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* in 2007, Al Joundi performed the play at Alain Timar's Théâtre des Halles in Avignon.

## Interview with Darina Al Joundi, Paris, 12 June 2012

Helen Vassallo: Tu as vécu la guerre civile au Liban. Quelle est l'importance que la mémoire de cette guerre porte sur toi plus de vingt ans après le cessez-le-feu?

Darina Al Joundi: Je ne sais pas, parce que je ne le vois pas comme ça. Je ne l'analyse pas de cette façon... je ne vois pas cette mémoire comme la mémoire de la guerre civile, tout simplement c'est ma vie. Et comme c'est ma vie, c'est comme tes propres mémoires à toi, de ton enfance, de tes parents, de tes grands-parents, les jeux d'enfants, les sorties, c'est exactement pareil. Sauf que, par malheur ou par bonheur, je suis née au Liban, qui est la région la plus volcanique du monde. Et donc je le vois comme la mémoire de n'importe quelle vie sur n'importe quelle personne. Mais plus que ça, non. Plus que ça, c'est juste que le poids de cette mémoire, parfois il est douloureux. Parfois je le vois dans ma vie de tous les jours. Même en vivant en France, il y a des résidus de cette mémoire dans le corps, pas dans la tête, tu ne peux pas l'analyser parce que c'est ton corps qui se rappelle des choses et qui les sort contre ta volonté. Du coup, ce n'est pas de cette mémoire-là qu'on parle, bien sûr, il y a la mémoire du corps.

HV: Donc la mémoire du corps, c'est-à-dire par exemple le fait de ne pas aimer descendre dans des stations de métro...<sup>6</sup>

DAJ: Exactement. Du genre... tu sursoutes quand tu entends des feux d'artifice alors que tout le monde est content de voir les lumières. Moi, mon mari me tient la main et il me dit "c'est des feux d'artifices". Parce qu'il sait très bien que ça va me faire sursauter et que tout de suite mon corps prend la mémoire des bombes, des obus, ou des balles. Parce que ce sont les mêmes sons. Tu jettes un pétard dans la rue à côté de moi, je vais sursauter parce que je vais avoir l'impression que c'est un sniper. C'est ce côté-là. Je déteste descendre dans des stations de métro, parce que pour moi ce sont des abris, et ça me fout une trouille pas possible. Je n'aime pas quand l'électricité se coupe, je sors de l'appartement tout de suite. Je ne peux pas vivre dans l'obscurité, le noir. Je ne peux pas... ça me dérange beaucoup, la coupure d'électricité, parce que pour moi c'est la guerre. Pour beaucoup de gens, un dîner aux chandelles c'est très beau. Pour moi, c'est une torture. Si tu allumes des bougies à la maison, ça m'énerve parce que ça veut dire que l'électricité est coupée, ça veut dire qu'il y a la guerre, ça veut dire les balles. Donc dans ma tête, il n'y a pas le romantisme des bougies. Il y a juste la mémoire de la guerre avec des coupures d'électricité, et pour moi c'était une des choses que je supportais le moins, les coupures d'électricité. Ça me révoltait beaucoup. Beaucoup de choses de ce niveau-là, qui sont le quotidien dans la vie et qui m'énervent dans la mémoire de la guerre. Autrement, autre que ça, non. Tout ça, ce n'est pas conscient, ce n'est pas une analyse consciente de la guerre, tout ça, c'est des mémoires... différemment de ta question, non? Donc, de ce côté-là, oui, il y a plein d'exemples que je peux te donner, qui ne sont pas du côté de la mémoire consciente, mais à part ça, non.

HV: Est-ce que tu dirais la même chose de tes pièces, qu'elles représentent la mémoire inconsciente, pas forcément de la guerre, mais de ta vie...

---

<sup>6</sup> Comme elle l'explique dans sa deuxième pièce, *Ma Marseillaise*. Le fait de descendre dans des stations de métro lui rappelle les abris lors des bombardements pendant la guerre qu'elle a vécue au Liban.

DAJ: Je crois que c'est la raison pour laquelle j'ai eu ce succès avec ce travail, parce que parfois on essaie de comprendre pourquoi ça a plu, pourquoi les gens sont venus, pourquoi ils l'ont aimé, pourquoi ça a marché... on n'a pas la formule magique pour comprendre ça, on essaie de comprendre, d'analyser... on dit que c'est parce qu'on est juste, parce qu'on est honnête... non, il y a un truc, et je crois que c'est ça. C'est cette mémoire-là. C'est cette façon-là de voir les choses, de les rendre très personnelles. Sans l'analyse consciente, philosophique, intellectuelle de la chose, dans le truc physique, parce que c'est ça pour moi la mémoire la plus importante; l'impact, c'est là. C'est quand on ne contrôle plus rien. J'ai une autre mémoire dont je parle dans mon prochain spectacle, qui s'appelle *Ma Marseillaise*, et c'est ce côté, je te dis par exemple que quand je suis entrée dans mon appartement ici à Paris, pour le louer, comme d'habitude je scanne le lieu et j'essaie de trouver le lieu le plus sûr dans l'appartement. Ce qui est bizarre. Parce que pour moi il faut toujours trouver le lieu où il y a plusieurs murs protecteurs impossibles à percer par un obus ou par des balles. Et c'est inconscient. Je rentre dans un lieu, même si ce n'est pas mon appartement, je scanne comme ça tout de suite et je sais que là-bas, s'il y a quelque chose, je peux m'y mettre. Alors que je suis à Londres, ou à Berlin, ou à Paris, ou à Barcelone, ou à New York, pour moi il faut que je cherche le lieu le plus sûr, où je peux me cacher s'il y a la guerre et les bombes. Et ça, c'est... c'est triste. C'est triste qu'après vingt ans de guerre j'ai toujours ça automatiquement dans ma tête. C'est triste qu'après vingt ans, et que je vis depuis presque dix ans en France, mais quand une ambulance passe je sursaute, parce que ça veut dire qu'il y a un blessé, ils vont tirer des balles dans l'air. C'est de cette mémoire-là que je parle. Et pas d'une mémoire intellectuelle. Et je crois que c'est plus intéressant, parce que c'est quelque chose de concret qu'on peut tous comprendre. C'est comme quand on a un accident, et chaque année au même moment, le corps a la même douleur qu'on a eu l'année d'avant au moment de l'accident. Et c'est exactement pareil. Il y a le corps qui est plus fort que nous, et qui a sa propre mémoire.

HV: Tu as parlé de l'honnêteté, de la sincérité; c'est quoi pour toi le lien entre la réalité et la fiction? Parce que Noun<sup>7</sup> n'est pas forcément Darina Al Joundi...

DAJ: Non. C'est une facette de moi. C'est un côté de moi. C'est le côté que la société ne me permet plus de sortir. Même ici. Ce que j'essaie de dire aujourd'hui, c'est qu'en dépit du lieu géographique, la différence dérange. Que ce soit en Occident, en Orient, en Asie, aux Amériques, on s'en fout, ça dérange. Donc ce que la vie, la société, le pays ne me permet plus de sortir, Noun me le permet sur scène. Et là-bas, c'est permis, c'est toléré. Donc j'utilise ce personnage que la vie ne me permet plus d'utiliser, je lui permets de s'exprimer sur scène, ce qui me libère aussi dans la vie, ce qui va me permettre d'être un peu moins en guerre avec la société dans laquelle je vis.

HV: Mais beaucoup de ce que Noun a vécu, tu l'as vécu aussi. Donc il y a de la vérité là-dedans.

DAJ.: Bien sûr. Dans tout! Ce n'est pas nouveau ce que je dis, tout le monde fait ça, tous les auteurs font ça. Ils regardent autour d'eux, ils s'inspirent, et ils écrivent. C'est partout pareil, je ne suis pas une exception. Tous les auteurs font ça: ils s'inspirent de la vie, de ce qui les entoure, de leurs amis...

HV: Mais ce que tu as vécu, ce n'est pas forcément ce que tout le monde a vécu...

---

<sup>7</sup> Dans ses pièces, la narratrice s'appelle Noun, or dans le roman *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*, la narratrice s'appelle Darina Al Joundi.

DAJ: Comme tous! Ce que tu as vécu, je ne l'ai pas vécu moi-même. Et si on a vécu les mêmes choses, on les a vécues différemment. Même quand on vit les mêmes choses, on les vit différemment. Moi je mélange ma fiction et ma réalité ensemble, je prends de moi et des autres, il n'y a que moi qui peux savoir les limites, les barrières entre ma fiction et ma réalité. Je m'en fous de le dire, et je ne vais jamais le dire. C'est mon jeu à moi. Et je crois qu'il y a beaucoup de gosses, quand ils sont gamins, qui ont une imagination très fertile, et on les appelle menteurs. Si on les permet de mentir un peu plus quand ils sont grands, peut-être qu'ils seront écrivains. Oui, parce que c'est comme ça, c'est quand on prend un peu de la vie, on continue, on construit dessus, on rajoute, on fait des trucs, et tout d'un coup il y a une histoire qui se met en place. Quand on est gamin on nous dit "tu mens!" Moi je construisais des histoires, disais des trucs, oui il y a du mensonge, mais si je l'écrivais ça deviendrait des romans!

HV: Dans ton œuvre tu parles beaucoup de ton père, surtout dans *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*. Pourrais-tu parler un peu plus de ce qu'il t'a appris, de ce qu'il t'a apporté, de l'influence qu'il a eue dans ta vie?

DAJ: C'est l'homme qui m'a imprégnée de liberté, de liberté de choix, et surtout d'assumer ces choix. Je ne peux pas dire plus que ça. Je l'explique beaucoup, que ce soit dans mes lectures, dans mes découvertes, dans la force qu'il m'a donnée pour me battre pour les choix que j'ai faits dans la vie, et surtout ce qu'il m'a donné, c'est la liberté. La liberté, qui est le plus beau cadeau de ma vie. La liberté de choix, la liberté de choisir tout dans ma vie, que ce soit personnel, professionnel, intellectuel, politique, social, à tous les niveaux.

HV: Justement, parlons de la liberté, parce que tu parles beaucoup de la notion de la femme libre dans ton premier texte. Donc c'est quoi pour toi, une femme libre?

DAJ: Avant tout, c'est une femme qui choisit consciemment ses choix, et surtout qui les assume. Une femme qui n'a pas de culpabilité envers ses choix, et une femme qui est indépendante financièrement. Pour moi, l'indépendance financière c'est le premier pas de la liberté de qui que ce soit. Quand on n'est pas indépendant financièrement, on n'est pas libre. Et ça, c'est le plus important. Après, la question de choix. Après, la question de ne pas avoir de sentiment de culpabilité envers les choix et ce qu'on fait dans la vie. Tout ça, ça vient après. Mais l'indépendance financière me permet d'être libre de mes décisions, de mes choix, et de ma vie.

HV: Donc est-il possible que la femme libre existe au Liban, au Proche-Orient, au Moyen-Orient, parce que là...

DAJ: Elle existe partout! La femme est la femme.

HV: Mais est-il possible d'être une femme libre dans un pays tel que tu le décris dans *Le Jour où Nina...*?

DAJ: Là, c'est une question qui peut m'énerver. Parce que, est-il possible d'être une femme libre dans un pays occidental? Non. C'est pareil. Femme, c'est femme, n'importe où. Au contraire, quand on a plus de combats, on est plus conscient de ce qu'on doit faire. Ici, je trouve que la femme revient à un truc d'obéissance, comme ça, débile; qu'elle croit qu'elle a gagné ses droits. Elle ne les a pas gagnés. Il y a toujours des jugements, il y a toujours des regards, il y a toujours l'héritage dans la tête de chaque femme, l'héritage intellectuel, culturel et débile, de tradition, de société et de mœurs, qui

existe toujours. Elle doit se libérer intérieurement avant de dire qu'elle est vraiment libre. Moi je ne vous vois pas libres, les femmes en Occident. Moi je vois que je suis beaucoup plus libre que beaucoup de femmes ici. Donc, la question par rapport à la géographie ne m'intéresse pas. La femme libre est libre n'importe où qu'elle est, que ce soit là-bas ou ici. Peut-être que notre liberté est plus marquée là-bas qu'ici parce que le combat est plus clair, plus net et plus précis, mais la question ne se pose pas de cette façon, "est-il possible d'être une femme libre en Orient". Est-il possible d'être une femme libre, tout court, dans le monde? Ma réponse sera tout de suite "oui"!

HV: Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis, mais je veux dire qu'il y a des lois quand même différentes par rapport à l'égalité des sexes...

DAJ: C'est partout. Partout il y a des lois oppressantes envers les femmes. Et il y a des lois qu'on dit "meilleures" pour la condition des femmes. Regarde. Tous les deux jours il y a une femme qui meurt sous les coups de son partenaire. La violence et l'intimidation existent toujours. Où est la loi qui les protège? Où est l'égalité dans les salaires? C'est pareil. Les lois sont là, mais la mentalité ne les suit pas, même en Occident. C'est vrai que c'est mille fois mieux que chez nous, je ne nie pas cette réalité, mais j'essaie de dire que rien ne se fait. Au contraire, parfois quand on se bat contre les lois, on a le goût de la liberté beaucoup plus. On a une cause plus importante, plus noble que d'autres. Ici on a tendance d'oublier les acquis des femmes. C'est pour cela que les femmes aujourd'hui à mon avis sont en train de perdre beaucoup de leurs acquis en Europe, en Occident. Mais oui, bien sûr, on se bat pour changer les lois. Mais le pire, c'est de venir chez vous, et de voir que vous, vous êtes en train de rechanger les lois pour plaire à des gens qui veulent nous opprimer.

HV: C'est un peu l'enjeu à la fin de *Ma Marseillaise*...

DAJ: Exactement.

HV: Parce que ce que tu as subi après la mort de ton père au Liban,<sup>8</sup> il est possible que tu puisses le revivre ici...

DAJ: Attends, revenons à la réalité: la loi qui m'a internée au Liban, c'est une loi française. Ce n'est pas une loi libanaise. C'est une loi française qui existe toujours en France. Une fille française de souche, si ses parents trouvent qu'elle est en train de faire des scandales à la famille, ils peuvent faire venir deux médecins et deux membres de la famille, lui signer un papier et l'interner contre sa volonté dans un asile de fous. Ici la loi existe, et s'appelle la loi de l'internement familial, cette loi existe en Occident, pas seulement en France. Donc le côté qu'on croit seulement que parce que je suis de là-bas et qu'on peut faire valider mes lois ici, non. La loi qui m'a internée là-bas, cette loi, on l'a copiée de l'Occident. La différence dérange partout.

HV: Mais quand tu as été internée dans l'asile, c'était ta mère aussi qui avait signé les papiers. Est-ce que tu maintiens une relation avec les femmes de ta famille?

DAJ: Avec ma mère, oui. Je sais pourquoi elle l'a fait, je comprends. Je n'oublie pas, mais je comprends. Je comprends parce qu'il y a beaucoup de mères comme ça. Je peux te citer beaucoup

---

<sup>8</sup> Elle a été battue par des hommes qui voulaient "refaire son éducation", puis internée de force dans un asile de fous pour la "guérir" de sa "liberté insensée de femme dans ce pays d'insensés". Voir *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*, pp. 144, 149. Tout cela était autorisé par la loi d'internement familial, et a été applaudi par ceux qui en ont été les témoins.

d'exemples dans la vie par rapport à des mères qui veulent contrôler la vie de leurs enfants par tous les moyens possibles, que ce soit par l'argent, par le sentiment de culpabilité, par le chantage sentimental, ou par la force. Cela existe partout dans le monde; il y a des mères monstrueuses. Moi je suis contre l'idée qui dit qu'on naît mère et qu'on a l'instinct... non non, au contraire, il y a très peu de femmes qui ont un vrai instinct maternel. Au contraire, elles ont l'instinct de contrôle. Donc ce rapport entre mère et enfant, pour moi, n'est pas automatiquement sain et beau et angélique. Non, au contraire. Je connais beaucoup d'exemples de mères malades de contrôle sur la vie de leurs enfants. Je vois plus de cela que de rapports sains avec une mère.

HV: Et il est vrai qu'au sein du mouvement féministe il y a parfois tendance à croire que toutes les femmes sont solidaires...

DAJ: Non, non, la pire ennemi des femmes, c'est la femme. Celle qui jette la première pierre, c'est la femme. Parce qu'on a peur qu'on dise qu'elle est comme moi si elle me défend.

HV: Est-ce que tout cela a un rapport avec la religion? Parce que j'imagine qu'après ce que tu as vécu, ce n'est pas une coïncidence que tu as choisi de vivre dans un pays laïc...

DAJ: Mais la France n'est pas laïque!

HV: A titre officiel, si.

DAJ: C'est ce qu'ils disent, mais ils ne le sont pas. La France qui te dit "on est laïc avec des racines catholiques", pardon?! C'est quoi cette blague? On est laïc ou on ne l'est pas.

HV: Mais toi, tu es comme ton père, qui était un "laïc fervent"<sup>9</sup>...

DAJ: Mais dans toutes les religions, que ce soit dans le judaïsme ou dans le christianisme, parce que l'évangile de Paul c'est une insulte pour les femmes. Le christianisme demande aux femmes de se voiler et donne l'autorisation au mari de le frapper...

HV: Mais on n'en fait pas la loi ...

DAJ: Dans le judaïsme il y a des humiliations envers les femmes, qui sont insupportables et qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans les autres religions. Donc, toutes les religions se sont mises d'accord sur une seule chose: opprimer les femmes. Point. Juifs, chrétiens et musulmans, ils sont d'accord là-dessus. Tant mieux s'ils sont d'accord sur une seule chose dans la vie, on les a mis d'accord! Nous! Donc, moi je ne fais pas la différence de cette façon. Que ce soit dans les lois de l'Orient, de l'Occident, je sais qu'il y a un dosage différent, mais il y a... si tu veux... ce que je dis réellement, parce que pour moi, que ce soit *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* ou maintenant *Ma Marseillaise*, c'est un même personnage qui raconte des histoires différentes. Mais dans les deux, j'arrive à une seule conclusion, qui peut être déprimante, mais mon personnage décide de se battre, donc elle n'est pas déprimée. Mais si tu veux la réalité de moi, Darina, de tout ce travail, ma réalité... je me bats beaucoup pour ne pas me déprimer de cette réalité, quand tu découvres que nulle part tu es libre. Nulle part tu vas être respectée, nulle part. Quand tu arrives à cette réalité, parce que ce que je raconte dans *Ma Marseillaise*, c'est ça... Je fais le tour du monde, et je trouve que c'est pareil

---

<sup>9</sup> Voir *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*, p. 18.

partout, avec des dosages différents. Donc, quoi, qu'est-ce que je fais? Où est-ce que je pourrais partir? Où est ce lieu où je pourrais vivre libre? Il n'y en a pas.

HV: J'ai remarqué que quand tu parles du Liban ou de l'Orient, tu dis toujours "chez nous".

DAJ: Oui.

HV: Mais tu es en train de demander la naturalisation en France.

DAJ: Mais je ne peux pas me mentir.

HV: Oui, mais tout cet enjeu à la fin de *Ma Marseillaise*, de renoncer à tes origines, est-ce que cela a été une difficulté pour toi de penser à te "naturaliser"?

DAJ: Heureusement cette loi n'a pas été passée. Et je le précise dans le spectacle en disant "non non, c'est une rumeur, c'était pour nous effrayer", or ce n'était pas une rumeur, ils ont essayé de faire passer la loi, et la loi a été arrêtée au Haut Comité de la Constitution. Et cette commission-là a dit qu'il est anti-constitutionnel de demander aux gens qui veulent se naturaliser de renier à leurs origines. Mais ça pourrait passer un jour. Peut-être qu'en dix ans ils vont me dire que je ne suis toujours pas assez "française" et que je dois renier à mes origines, on verra.

HV: Donc ta solution à l'impossibilité de trouver un endroit où tu puisses vivre libre?

DAJ: Il faut se battre.

HV: Comment arrives-tu à continuer à te battre, à ne pas te déprimer?

DAJ: Je n'ai pas le choix. Sinon je te quitte, et je me suicide. Moi j'ai choisi... je crois que c'est cela. Que tout me mène au suicide, mais c'est le théâtre qui me donne la force de me battre. Donc pour moi c'est cela. Je me bats par l'art, avec l'art, pour la vie. Je n'ai pas le choix. Sinon, c'est vraiment me suicider sur scène. Et je ne veux pas, je veux me battre. C'est ce que mon personnage a décidé, et c'est ce que moi aussi j'ai décidé. J'avais le choix de la tuer sur scène. Chaque spectacle j'ai ce choix, de me dire "est-ce qu'elle se suicide à la fin?" Chaque fois cette question se pose, et à chaque fois je décide de me battre.

HV: Il y a un binarisme, surtout dans *Ma Marseillaise*, entre la femme libre et la pute. Ou bien, pas exactement un binarisme, mais tu les présentes comme deux facettes de la même notion. Pourrais-tu développer un peu plus cette mise en relation?

DAJ: Cela dépend de qui regarde. Parce que, par exemple, ici en Occident, pas seulement chez nous, vraiment, quand une femme a un caractère fort, quand elle s'exprime, il y a beaucoup de gens qui se disent "quelle pute". Celle qui ne se laisse pas faire, quelle pute. Celle qui a une vie sexuelle bien développée, quelle pute. Celle qui arrive à monter l'échelle professionnelle, quelle pute. Toujours il y a ce mot qui sort. Celle qui montre son corps, quelle pute. Donc il y a cette attention à la "femme pute" parce qu'elle est libre, forte de caractère... elle est partout dans le monde, pas seulement chez nous. En plus, quand on travaille comme comédienne, cette notion s'amplifie. Ici, ou là-bas, ou ailleurs, n'importe où. Chez nous, encore plus. Mais partout on est traitées de pute. Moi j'ai toujours dit dans ma vie qu'il faut changer le sens du mot "pute" dans le dictionnaire. Donc je dis "femme libre, indépendante financièrement, intellectuellement et professionnellement". Pour moi, oui, c'est

comme ça que je le vois. Je n'ai pas de problème avec le métier de la femme pute dans la rue, surtout quand c'est son choix. En dépit de tout ce que les personnes peuvent dire, j'ai rencontré des femmes qui veulent être putes, qui aiment cette forme de rapport avec leur corps, qui ont les moyens financiers mais qui le font parce qu'elles aiment ce sentiment. Je ne dis pas que toutes elles aiment ça. Que toutes sont heureuses d'être putes, non. Mais il y en a. Donc il ne faut pas mettre tout le monde, encore une fois, dans le même panier. En tous les cas je respecte cette femme, parce qu'elle est claire. Elle te le dit "j'offre mes services pour telle somme..." et c'est clair, c'est précis. Moi j'ai un problème avec la femme qui se prostitue socialement, maritalement, avec son homme, avec sa famille, on peut être pute avec ses parents pour avoir de l'argent... la prostitution des politiciens, la prostitution des grands hommes, j'ai un problème avec *cette* forme de prostitution, qui est la prostitution intellectuelle. Mais avec la prostitution dans sa forme connue historiquement, je n'ai pas de problème.

HV: Donc, serait-il plus honnête de légaliser la prostitution?

DAJ: Oui, et de combattre le fléau des mafias. Oui, d'essayer de les protéger des fous qui essayent de les battre ou de les tabasser ou de les faire faire des trucs contre leur volonté... de les protéger des mafias, de les protéger de la violence, de les protéger des maladies, mais si elles veulent le faire... c'est leur choix. On a le droit encore d'être libre, j'espère. Donc il faut protéger ces femmes, et être sûr que ce n'est pas contre leur propre gré, par la force. Mais, s'il y a des femmes qui veulent le faire comme métier, il faut aussi leur donner le choix, en les protégeant. Ce n'est pas que je suis pour, non. Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Mais, s'il y en a qui veulent, il ne faut pas leur interdire aussi.

HV: Est-ce que tu te revendiques comme féministe?

DAJ: Oui, c'est féministe de défendre les droits des femmes, bien sûr, je n'ai pas de honte de dire que je défends les idées féministes. Je ne fais pas partie du mouvement féministe, je ne suis pas adhérente, mais je n'ai pas de problème de le dire. Je vois partout des femmes qui sont gênées de le dire, pourquoi? Ce n'est pas une insulte, être féministe! Ça veut dire défendre les droits des femmes, non? Je le suis, et j'en suis fière.

HV: Pour moi, cela veut dire vouloir l'égalité entre l'homme et la femme, mais il y a des gens, même des femmes, pour qui le féminisme est quelque chose de négatif.

DAJ: Oui, parce que le mot est devenu une insulte, ou presque. Parce qu'on leur a appris qu'être féministe, c'est être débile, être fanatique, être contre les hommes, les détester, pas vouloir se maquiller ou être belle ou s'épiler... des trucs débiles.

HV: Des clichés/stéréotypes.

DAJ: Oui. Alors que je crois que même les hommes doivent être féministes! Mon rêve, c'est qu'ils demandent, eux, l'égalité des sexes. Là, on est dans l'histoire de l'humanité la plus sublime.